

Écrire comme on respire, jusqu'à perdre le souffle

Par Mario Pelletier
(Le Devoir, 23 juin 1984)

François-Bernard Michel, *Le souffle coupé, respirer et écrire*, Gallimard, 273 p.

La main à plume court fébrile sur le papier, entre deux quintes de toux, un crachement de sang ou la crise d'étouffement qui s'annonce. Tuberculeux, asthmatiques, allergiques, ils sont légion ces écrivains dont l'appareil respiratoire fait défaut. Particulièrement au XIX^e siècle, où phthisie et romantisme vont de pair, où la consommation est vue comme l'image par excellence de l'être consumé par la passion.

Mais quels rapports intimes, voire dramatiques, l'écriture entretient-elle avec la respiration ? C'est ce qu'a voulu sonder le docteur François-Bernard Michel, spécialiste des maladies respiratoires ; et le livre qu'il consacre aux écrivains malades de la respiration est à la fois un diagnostic de la maladie et une plongée profonde dans le ressort de l'œuvre artistique. Il a limité son champ d'investigation à la littérature française et à une période bien précise de cette littérature, soit la centaine d'années ou presque qui sépare les premières œuvres de Mallarmé du fatal accident de voiture de Camus (1960). Moment où la tuberculose arrive à son plus haut périodes, où l'individualisme triomphe et où la civilisation européenne cherche fébrilement... un nouveau souffle.

Entre Mallarmé qui perd la voix, Proust qui étouffe, Valéry qui ne cesse de tousser et Camus qui crache ses poumons, une analogie fondamentale s'impose : quelque chose ne va pas du côté de la respiration. Et qu'est-ce que respirer, sinon échanger avec le monde ? En termes d'avoir et être, « inspirer c'est prendre, et expirer c'est donner ». Et l'asthme, fait remarquer l'auteur, affecte essentiellement l'expiration. Il voit dans ce refus de respirer et les divers bruits qui l'accompagnent (respiration sifflante, râles, etc.) « une sorte de langage rudimentaire qui, incapable de s'exprimer par la parole articulée, se ferait entendre par les bronches, serait respiré au lieu d'être parlé ». Mais quelle est cette parole indicible, enfouie au creux de l'être ?

L'asthme est une des maladies les plus anxiogènes qui soient. Sa crise, qui met en balance entre la vie et la mort, est particulièrement dramatique. Serait-ce une reprise confuse du drame primitif de la naissance, où la séparation du sein maternel coïncide avec la première respiration et le cri primal, première expression humaine ? L'auteur le laisse entendre, en soulignant que le respiration est l'érotisme fondamental, précédant le stade oral. L'omission de Freud à cet égard est significative, quand on songe que le père de la psychanalyse avait des fixations sur la gorge.

Pour revenir à la séparation d'avec la mère, il est éclairant de constater que la plupart des écrivains étudiés ont en commun des mères surprotectrices et des pères absents de quelque façon. Proust en est le cas le plus exemplaire. Il vouait un attachement passionné à sa mère. Et, comme par hasard, son asthme a pris le tour aigu que l'on sait après mort de celle-ci, en 1905. C'est à ce moment aussi qu'il se cloître dans ses appartements (traduction extérieure de la fermeture de ses bronches), pour se lancer à perdre haleine dans sa quête du temps perdu. À quel point la mort de sa mère l'avait affecté, il le dit par la voix du narrateur de *La Recherche* : « On aurait dit qu'une partie de ma poitrine avait été sectionnée par un anatomiste habile, levée et remplacée par une partie égale de souffrance immatérielle, par un équivalent de nostalgie et d'amour. Et les points de suture ont beau avoir été bien faits, on vit assez malaisément quand le regret d'un être est substitué aux viscères... »

Proust, dont l'appareil respiratoire devient ainsi le siège du regret maternel, pousse donc la sympathie qu'à la transsubstantiation. L'auteur fait ici ressortir fort à propos le manque d'identité de l'asthmatique – « parce qu'il n'a pas été voulu par sa mère autrement distinct, parce qu'il a été privé de son autonomie, c'est-à-dire non considéré comme être porteur d'un Désir » – et comment celui-ci cherche dramatiquement sa différence entre la nostalgie de l'union consubstantielle *in utero* et la volonté de rapatrier sa vie, comme Proust, à force d'écriture. Œuvre d'autant plus forte que tout son être y est engagé, à mort. Sorte d'Hamlet de la lettre et du souffle. Souffle perdu, temps retrouvé. Une sorte de naissance à rebours. Comme si en ravalant le souffle on niait cette naissance et l'intolérable séparation qu'elle fut.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur Mallarmé et son étrange mort. Comment ne pas voir dans le « spasme de la glotte » qui l'asphyxia subitement, le matin du 9 septembre 1898, la transcription psychosomatique de la raréfaction de son écriture ? En se coupant de plus en plus des mots de la tribu, il avait fait le vide autour de lui. Rupture essentielle, qu'il payait de sa vie.

Aux obsèques de Mallarmé, Valéry, très affligé par la perte de son mentor littéraire, perdit brusquement la voix au moment d'en faire l'éloge. La sympathie profonde va jusqu'au mimétisme. « Monsieur Teste » eut plus tard des problèmes bronchitiques, que ses habitudes tabagiques amplifièrent. Il lui arrivait de tousser sans arrêt durant des heures.

Gide, pour sa part, se guérit de sa tuberculose en Afrique du Nord, où il affirme sa sexualité et prend ses distances avec sa mère. De retour en France, il se demande : « Comment avais-je pu respirer jusqu'alors dans cette atmosphère étouffée des salons et des cénacles, où l'agitation de chacun remuait un parfum de mort ? ».

Symptomatiquement, bien des écrivains fin 19e-début 20e siècle manifestent une tendance à s'enfermer, à se claquer, comme Flaubert ou Proust. Ne témoignent-ils pas là de l'ultime aboutissement du dualisme de l'esprit et du corps, de la pensée et du cosmos, tel qu'exprimé par Descartes et imposé par le classicisme français ?

Il est significatif que cet état d'esprit lié aux maladies respiratoires (difficulté d'accepter le monde extérieur, refus de l'extériorité...) culmine au moment où les nouvelles découvertes scientifiques sont en train de faire éclater le cartésianisme et toute la physique classique. Il est à la fois aboutissement lamentable dans l'ego étouffant et appel dramatique vers un élargissement de l'espace, de l'empan respiratoire. Comme si on avait développé des ouïes qui ne pouvaient que laisser exsangues sur la plage (ou la page) raréfiée d'un monde sèchement positiviste, trop étroitement rationnel. Freud leur en fit bien voir en relativisant la raison, et Einstein encore plus en relativisant l'espace et le temps. La théorie des quantas vint prouver, d'autre part, que la matière est une, indissociable et, à la limite, indéfinissable.

En littérature, ce fut Camus, lui-même atteint de tuberculose, qui réussit le passage de l'individualisme à la solidarité. C'est la grande leçon de *La Peste*. Quelques années après la parution du roman, à la fin des années quarante, on met au point des antibiotiques décisifs qui permettront de vaincre la tuberculose.

Il y a encore bien d'autres matières à découverte et à réflexion, dans cet ouvrage non orthodoxe qui mêle médecine et littérature, pour le plus grand profit de l'esprit.